

43^e Année - Octobre-Novembre 1968 - n° 435 (60 du

"OUI")

BULLETIN DE

NOTRE-DAME D'ÉZANG

REVUE BIMESTRIELLE DE
SPIRITUALITÉ MARIALE ÉVANGÉLIQUE

comme Marie
disons tous

OUI

à

DIEU

ABONNEMENT : UN AN, 2^F - LE N° 0^F 40

M. LE CURÉ DE VELARS-SUR-UCHE

CCP 768 58 DIJON

TÉL. (80) 30.90.06

OCTOBRE-NOVEMBRE 1968

EDITORIAL

Chers Lecteurs,

Le dernier samedi de septembre, j'ai reçu la visite (que j'attendais non sans impatience) de M. Dussud, architecte à Ecully, c'est-à-dire tout près de Lyon; M. Dussud est venu gratuitement, et malgré un emploi du temps fort chargé, me donner son avis sur l'état du Monument et sur les travaux les plus urgents qu'il conviendrait d'entreprendre à la prochaine belle saison. Dès maintenant j'ai commandé à un maçon la pose de "témoins" qui nous renseigneront sur la façon plus ou moins grave dont les murs "travaillent". Nous aurons tous une pensée reconnaissante aux pieds de Notre-Dame pour M. Dussud. Il faut dire qu'il est le petit-fils du doyen de Velars, notre cher Monsieur Farnier.

Je garde d'autre part le contact avec la personnalité dijonnaise dont je vous ai déjà parlé.

Au début d'Octobre, j'ai porté vos intentions au centre de l'Eglise, à Rome, spécialement pendant la ^{beau} béatification de Just de Bretenières. J'ai la jolie surprise de voir dépasser du sac à main d'une pèlerine... le dernier numéro de "OUI", emporté comme lecture de voyage.

Le prochain numéro paraîtra après Noël : recevez donc mes vœux très cordiaux; songez à partager votre joie avec les autres.

Votre bien dévoué :

J.S.

AUX PIEDS DE LA "MAÏONE"

-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-

Nous voudrions conserver à l'abri d'une disparition complète des souvenirs déjà trop estompés, et qui nous semblent précieux. Sans doute ne concernent-ils pas directement Notre-Dame d'Etang, mais les événements qui en sont l'origine se sont passés à ses pieds, sous son ombre, et cette disposition n'a certainement pas été indifférente à ceux qui en ont été les acteurs.

Un beau jour d'été 1921, une promeneuse inconnue découvrait Velars et remontait la rue qui mène au château (l'actuel Centre Educatif). La silhouette de la promeneuse n'était pas très séduisante -et sans doute ne faisait-on rien pour y tendre-; l'impression gardée par ceux qui l'ont connue est même celle d'une allure plutôt "hommasse"... Mais quelle figure originale, avec ce front bombé et ce nez aquilin! Et, dans le cœur, quelle bonté!

Qui était donc cette promeneuse inconnue? Mademoiselle Andrée CAROF, née à Annecy le 10 août 1893, fille aînée de l'amiral Georges Théophile Alexandre Carof et de son épouse Marguerite du Bois du Tilleul.

Nous aimerions bien savoir quel motif avait amené ce jour-là Mademoiselle Carof à Velars. Il est vrai qu'elle ne manquait pas de relations dans la région. Lorsque l'amiral Carof était en poste à Alger, il y avait rencontré et sans doute accueilli chez lui un jeune et brillant consul d'Italie, don Franco Majnoni d'Intignano, ainsi qu'une jeune beaucoise, sa fiancée, Mademoiselle Gruère. On sait la place que tint par la suite la famille Majnoni dans la vie dijonn-

naise. Cependant le Docteur Jean-Marc Majnoni, qui a eu l'amabilité de nous recevoir, se souvient seulement d'avoir conduit ses parents chez Mademoiselle Carof, mais il ne l'a jamais vue chez eux...

De toute façon, c'est sans aucune compagnie que Mademoiselle Carof se rendit à Velars pour la première fois; on se plait à penser qu'elle était attirée par le sanctuaire de Notre-Dame d'Etang, dont la dévotion lui devint, bientôt chère, ou même tout simplement qu'elle avait été intriguée par le "monument" qu'elle avait pu apercevoir en passant.

Et ce fut le coup de foudre! Subitement, la promeneuse décida de trouver un pied-à-terre à Velars et demanda à la première personne qu'elle rencontra si elle ne connaissait pas une maison à vendre. A tout hasard, la passante interrogée conseilla d'aller trouver Mademoiselle Gaudillat, qui se trouvait trop au large, seule dans le "PETIT CLOS".

Mademoiselle Carof se rendit aussitôt à l'adresse indiquée. A deux pas du château, contre la propriété où s'élevait la maison des soeurs, face au plus bel aspect de la Montagne d'Etang, le "PETIT CLOS", avec sa maison modeste et son discret enclos planté d'arbres, séduisit d'emblée la visiteuse. Aimablement accueillie par la propriétaire, elle lui expose sans tarder son projet qui n'alla pas d'abord sans effarer un peu cette dernière. Mais l'affaire fut poussée avec tant de chaleur que Mademoiselle Gaudillat se laissa enfin convaincre et ne laissa pas Mademoiselle Carof la quitter sans donner son accord à la vente. C'était chose terminée dans le courant du mois d'août. Ajoutons que de ce jour prit naissance une solide et fidèle amitié entre les deux interlocutrices.

Car c'était une figure aussi originale qu'attachante que celle d'Andrée Carof. Elle peignait agréablement et avec un talent qui ne manquait pas de vigueur. Elle était capable de comprendre plusieurs langues étrangères et voyageait beaucoup. Mais le trait principal de son caractère était la bonté. Et surtout une grande passion commandait toute sa vie : le culte de saint François d'Assise et le zèle pour son rayonnement.

Mademoiselle Carof passait une partie de chaque année à Assise; elle y avait rencontré un célèbre converti, l'écrivain danois Johannès Joergensen, que son entrée au sein de l'Eglise Catholique avait, en partie au moins, déraciné; lui aussi avait toujours été un grand voyageur. Quand Mademoiselle Carof eut fait l'acquisition du "PETIT CLOS" à Velars, elle l'y invita chaque année à la belle saison, heureuse de lui offrir un hâvre où il bénéficiait des soins dévoués d'Adèle, la servante comme il en existait autrefois, bon génie de la maison.

Ainsi pendant environ dix ans, sans bien savoir peut-être combien cette présence l'honorait, Velars vit arriver le célèbre écrivain au type bien nordique : stature haute, visage sanguin sous les cheveux blancs. Chaque matin Joergensen et son hôtesse, traversent la cour de la maison des soeurs, descendent le petit chemin qui les conduisait directement à l'église pour la messe ; souvent les deux amis, qui pas plus l'un que l'autre ne craignaient les kilomètres, arpentaient nos pittoresques sentiers. On aimerait avoir quelques lignes de Joergensen à propos de Velars. Jusqu'ici je n'en ai pas trouvé; mais, qui sait? il en existe peut-être; si nous en retrouvions, nous serions heureux de vous en faire profiter. J'ai eu jadis en mains un petit opuscule intitulé "Figures et paraboles", que je n'ai pu relire. Il y était question entre autres de cette petite araignée si

fière de sa belle toile qui aurait été parfaite, sans un grand bête de fil qui s'en allait en l'air, on ne pouvait voir où, et qui, semblait-il, gâchait toute l'harmonie de l'oeuvre. Un beau matin, l'araignée n'y tint plus, et d'un coup rageur, elle coupa net le fil importun... hélas! Ce fil, qui tombait d'une haute branche, soutenait tout l'ouvrage, et la belle toile ne fut soudain qu'un petit lambeau informe. Le malheur était de n'avoir pas voulu admettre la nécessité du "fil d'en haut". (On voit la leçon qu'en peuvent tirer les hommes.) On peut observer partout de petites araignées et leurs toiles. Mais qui empêche qu'une bestiole de chez nous ait fourni ce prétexte au poète?

En tout cas, Joergensen employait certainement à son travail d'auteur une partie du temps qu'il passait à Velars, ne serait-ce qu'en révisions. Car Mademoiselle Carof traduisit du damois en français plusieurs ouvrages de son ami et les illustra. La Bibliothèque municipale de Dijon possède un témoignage de cette collaboration, touchant dans sa simplicité. Il s'agit d'un exemplaire du "LIVRE D'OUTREMER", récit d'un voyage de quatre mois en Terre Sainte. Le titre est repris du récit de voyage d'un pèlerin franciscain du 14^e siècle, le frère Nicolas de Poggibonsi, qui avait pris la résolution de vouloir tout visiter et autrement de ne jamais vouloir retourner dans son pays. Et ce qu'il voyait, touchait, entendait dire, il l'écrivait sur une paire de tablettes qu'il portait au côté. "Quant à moi, déclare J. Joergensen, je n'ai pu passer que quatre mois en Terre Sainte et je suis loin d'avoir tout vu. Mais, à l'exemple de frère Nicolas, j'ai toujours porté mes tablettes à mon côté." Cet ouvrage est l'un de ceux qu'a traduits Andrée Carof, l'agrémentant également de

huit compositions en couleurs. A l'intérieur de la couverture sont collées l'une au dessous de l'autre deux cartes de visite :

JOHANNES JØRGENSEN

Fruestraede 18
SVENDBORG
DANMARK

Via Santa Maria delle Rose
ASSISI (PERUGIA)
ITALIA

et

ANDRÉE CAROF

"LE PETIT CLOS"

VELARS-sur-OUCHÉ
Côte d'Or

tandis qu'en face, sur la page de garde, on lit :

Hommage de l'auteur
Dijon, octobre 1928
(signé) Johannes Joergensen

et de la traductrice
(signé) Andrée Carof

Joergensen devait particulièrement apprécier la tranquillité et l'indépendance dont il jouissait à Velars. Il accepta cependant avec bonne grâce de parler de saint François d'Assise aux dames de la paroisse, à la requête du vicaire qui était alors M. l'abbé Philbée.

Mais vint l'année 1933. L'état de santé de Mademoiselle Carof exigeait une opération. Envisageant avec un courage chrétien, et franciscain, l'éventualité de ne pas s'en relever, et ayant toujours voulu terminer sa vie terrestre près de son père saint François, la propriétaire du "PETIT

CLOS" s'en alla se faire opérer à Foligno, petite ville distante d'Assise d'environ quinze kilomètres. C'est là qu'elle s'endormit dans le Saigneur, le 31 mai 1933. Joergensen ne devait plus revenir à Velars, et le "PETIT CLOS" fut revendu par Madame Geneviève Joubert des Ouches, soeur et unique héritière de Mademoiselle Carof, à des commerçants dijonnais qu'on n'y aperçoit jamais.

--:--:--:--:--:--

Nous recevrons avec reconnaissance toutes les indications complémentaires ou rectificatives concernant les séjours de Mademoiselle Carof et de Johannes Joergensen à Velars.

--;--:--

Peut-être désirera-t-on trouver quelques indications sur la personnalité du grand ami en saint François de Mademoiselle Carof. Nous les empruntons à l'avant propos de Th. de Wyzewa, mis en tête de sa traduction du LIVRE DE LA ROUTE.

Johannes Joergensen était né en 1866, dans une bourgade de l'île de Fionie, d'une famille de marins. A vingt ans, après avoir brillamment achevé ses études littéraires à l'Université de Copenhague, il avait suivi des cours de sciences naturelles, et, pendant plusieurs années, s'était livré à l'examen des plus récents problèmes de zoologie comparée : de telle sorte que, plus tard, ayant définitivement résolu de se vouer aux lettres, il avait pu apporter l'appoint précieux d'une réelle compétence scientifique au mouvement naturaliste et anti-chrétien qui, entraînant alors la majeure partie des auteurs scandinaves. Chacun de ses écrits avait été une éloquente protestation, au nom de la science ou de la liberté individuelle, contre la servitude des vieux dogmes

religieux, qu'il accusait d'avoir séculièrement empêché l'expansion naturelle du génie de sa race.

...Depuis une année, pourtant, la production littéraire de M. Joergensen, jusqu'alors très active et féconde, s'était arrêtée. On savait que le jeune poète, mécontent de ses écrits antérieurs, avait employé cette année à de nouvelles études; on savait qu'il avait fait un long voyage en Allemagne et en Italie...

C'est au cours de ce voyage, qui se termina par un séjour prolongé à Assise et dans ses environs, que Joergensen découvrit la réponse que l'Évangile apportait aux plus profondes aspirations de son âme. Toutefois cela ne se fit pas sans résistances intimes, d'autant plus que certaines formes extérieures de la piété italienne étaient bien faites pour choquer ce Nordique.

Les derniers chapitres du LIVRE DE LA ROUTE -récit à la fois de son fameux voyage et de son itinéraire spirituel- sont une admirable évocation de ce tourment intime. "Le sens frémissant de la beauté qu'il portait en soi, et dont parfois encore un écho s'éveillait dans son cœur, le respect et le recueillement qu'il éprouvait sous la voûte étoilée et solennelle de la nuit, la joie que c'était pour lui de s'asseoir, seul, parmi la claire verdure d'un bois au printemps, et de voir les rayons d'or du soleil se refléter sur le sol tapissé d'anémones sauvages, et d'entendre l'appel du coucou, tout cela lui paraissait infiniment éloigné de ce monde nouveau de la foi religieuse... Mais l'homme est venu dans ce monde pour faire son devoir, tout de même que le coucou fait le sien lorsqu'il appelle, et le rossignol lorsqu'il chante. Le malheur est seulement que l'homme, lui, ne puisse pas se laisser guider par son instinct, comme le coucou et le rossignol, et que si l'homme veut faire comme ces oiseaux, fatalement il se trouve amené bientôt à l'ennui, au péché, au souci, à la fatigue et au vide intérieur. SEULE LA CROIX DU CHRIST EST FACILE A PORTER."

S O U S C R I P T I O N

=====

TOTAL AU 9 septembre 1868 63 401,09

Pour un enfant malade	5,00
Pour un 91 ^e anniversaire	50,00
Anonyme	100,00
Anonyme	100,00
Anonyme	100,00
Reconnaissance L.D.	10,00
Vve Leclerc	5,00
A. Briet	20,00
"Un grain de sable pour la Montagne"	10,00
A.B.	9,00
Remerciement pour grâce reçue, G.P.	10,00
Un mariage	5,00
Anonyme Fleurey	100,00
Confrérie Corcelles-1-M.	31,00
A.B.	9,00
Anonyme	50,00
Anonyme	10,00
Mme Labrosse	10,00
Intérêts bancaires (solde 67 et 3 trim.68	1 430,61

Total du 9 septembre
au 22 novembre 1868 2 104,61 2 104,61

TOTAL GENERAL 65 505,70

=====

O N R E C O M M A N D E

AUX PRIERES DES FIDELES DE

N O T R E - D A M E D'ETANG

' UN ENFANT MALADE

O

' UNE FAMILLE NOMBREUSE ET SES
O DIFFICULTES

O

O UN RECENT MARIAGE

O

O LA SANTE DU CORPS ET DE L'AME
O DE PLUSIEURS MALADES

O

O

SANS OUBLIER

O

LES INTENTIONS DE

'

NOS PAROISSES

O

DU DIOCESE ET DE NOTRE

'

EVEQUE

O

DE L'EGLISE ENTIERE ET

O

DE NOTRE SAINT PERE

O

LE PAPE

'

O

SAINTE MARIE, MERE DE DIEU,

'

+

PRIEZ POUR NOUS, PAUVRES PECHEURS,

MAINTENANT, & A L'HEURE DE NOTRE MORT.

A M E N !



ACTE DE CONSÉCRATION À NOTRE-DAME D'ÉTANG:

Vierge sainte, Mère de Dieu, reine du ciel et de la terre, refuge très-assuré de tous ceux qui espèrent en vous ; humblement prosterné aux pieds de votre image miraculeuse d'Étang, par laquelle il a plu à Dieu d'opérer tant de merveilles, en présence de toute la cour céleste, je vous choisis pour mon guide et ma souveraine, me proposant dès à présent de vous servir le plus fidèlement qu'il me sera possible le reste de mes jours, et de vous faire aimer, honorer et servir partout autant que je le pourrai. Je viens me jeter dans le sein de votre miséricorde, et mettre, dès ce moment et pour toujours, mon âme et mon corps sous votre sauvegarde et sous votre protection spéciale.

Je vous confie, et je remets entre vos mains toutes mes peines et mes misères, toutes mes pensées, mes affections, mes paroles et mes actions, ainsi que le cours et la fin de ma vie, afin que, par votre sainte intercession et par vos mérites, toutes mes œuvres soient faites selon votre volonté et en vue de plaire à votre divin Fils. Je vous supplie, par l'amour et la bonté que vous avez pour nous, de me recevoir aujourd'hui au nombre de vos plus fidèles serviteurs (ou de vos plus fidèles servantes) et de m'honorer d'une protection spéciale durant tout le cours de ma vie et à l'heure de ma mort.

Ainsi soit-il.

DÉPÔT LÉGAL DES PARTITIONS
LE GÉRANT: J. SENDER